

La Machine à différences



AU DIABLE VAUVERT

William Gibson
Bruce Sterling

La Machine à différences

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par BERNARD SIGAUD



De William Gibson au Diable vauvert

TOMORROW'S PARTIES, roman, 2001

TRILOGIE BLUE ANT :

IDENTIFICATION DES SCHÉMAS, roman, 2004, 2013, 2021

CODE SOURCE, roman, 2008

HISTOIRE ZÉRO, roman, 2013

SÉRIE PÉRIPHÉRIQUES :

PÉRIPHÉRIQUES, roman, 2020

AGENCY, roman, 2021

TRILOGIE NEUROMANTIQUE :

NEUROMANCIEN, roman, 2020

COMTE ZÉRO, roman, 2021

MONA LISA DISJONCTE, roman, 2022

Titre original : THE DIFFERENCE ENGINE

ISBN : 979-10-307-0802-8

© William Gibson et Bruce Sterling, 1991

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1997, 2010 pour la traduction française

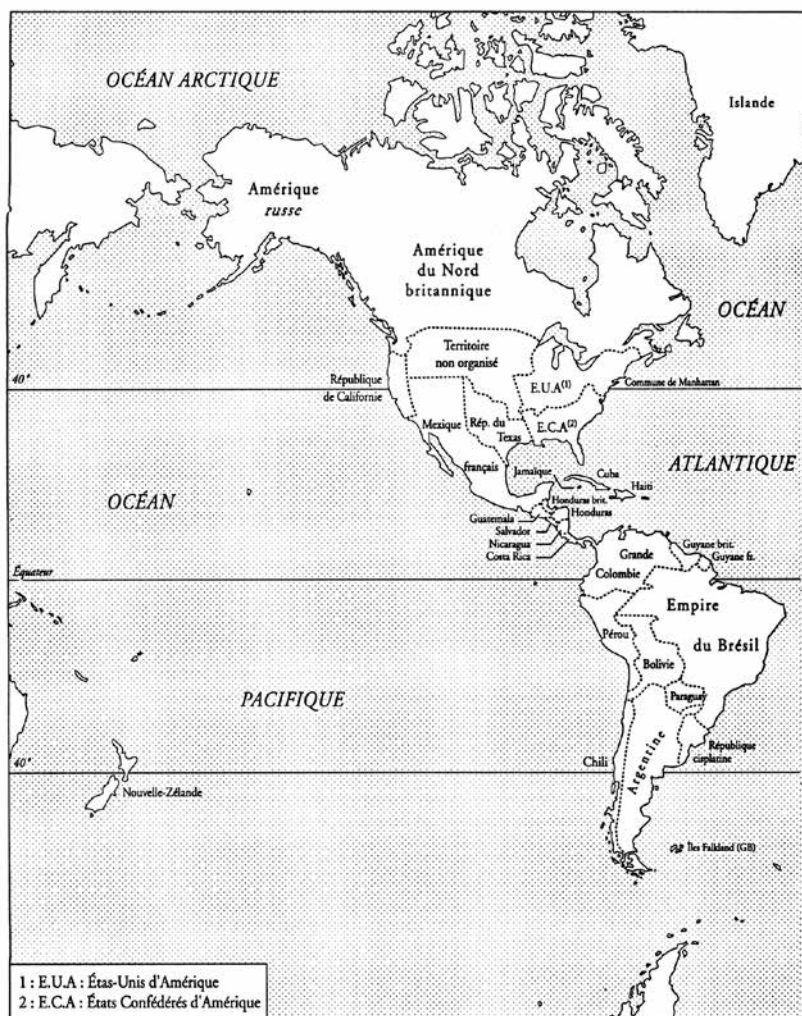
© Éditions Au diable vauvert, 2026, pour la présente édition

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com



Première itération

L'ange de Goliad

Image composite, optiquement codée par l'appareil escortant le dirigeable transmanche *Lord Brunel*: vue aérienne de la banlieue de Cherbourg, 14 octobre 1905.

Une villa, un jardin, un balcon.

Effacer les courbes en fer forgé du balcon révèle une chaise de malade et son occupante. Les reflets du couchant étincellent sur les roues et leurs rayons nickelés.

L'occupante, propriétaire de la villa, repose ses mains arthritiques sur une étoffe tissée par un métier Jacquard.

Ces mains sont constituées de tendons, de tissu, d'os articulés. Les processus silencieux du temps et de l'information ont élaboré une femme à partir des filaments contenus dans les cellules humaines.

Elle s'appelle Sybil Gerard.

En dessous d'elle, dans un jardin à la française délaissé, une vigne effeuillée enlace des treillis de bois sur des murs badigeonnés de blanc dont la peinture s'écaille. Un courant d'air chaud entre par les fenêtres ouvertes de la chambre

et agite les cheveux blancs qui flottent sur la nuque de la malade, apportant divers effluves: fumée de charbon, jasmin, opium.

L'attention de la malade est tournée vers le ciel, vers une vaste silhouette d'une grâce irrésistible: elle a vécu assez longtemps pour voir le métal s'apprendre lui-même à voler. Aux avant-postes de cette magnificence, de minuscules avions sans pilote piquent et miaulent devant l'horizon rouge.

Comme des étourneaux, songe Sibyl.

Les feux du dirigeable, hublots quadrangulaires d'où rayonne une lumière dorée, suggèrent une chaleur humaine. Sans effort aucun, avec la grâce incomparable de la fonction organique, elle imagine là-haut une lointaine musique, la musique de Londres: les passagers se promènent, ils boivent, ils flirtent, peut-être qu'ils dansent.

Les pensées viennent spontanément, l'esprit tisse ses perspectives, élabore un sens à partir des émotions et des souvenirs.

Elle se rappelle sa vie à Londres. Se revoit, il y a si longtemps, en train de descendre le Strand, de fendre la cohue au niveau de Temple Bar. De se hâter, tandis qu'autour d'elle s'enroule la cité du Souvenir, jusqu'à ce que, près des murs sinistres de Newgate, tombe le spectre obscur de la pendaison de son père...

Et le Souvenir, dévié à la vitesse de la lumière, oblique dans une autre traverse, là où c'est toujours le soir...

Nous sommes le 15 janvier 1855.

Une chambre de l'hôtel Grand's, sur Piccadilly.

Une chaise était basculée en arrière, fermement coincée sous le bouton en verre taillé de la porte. Une autre était recouverte de vêtements: un mantelet de femme à franges, une épaisse jupe en laine peignée, crottée de boue, un pantalon d'homme à carreaux et sa veste fendue.

Deux formes reposaient sous les couvertures du lit à baldaquin en érable plaqué et, dehors, sous l'étreinte d'acier de l'hiver, Big Ben mugit dix heures de sa grosse voix enrouée d'orgue à vapeur, l'haleine de Londres brûlante de charbon.

Sibyl étendit délicatement les pieds sous le lin glacial jusqu'à toucher la bouillotte de céramique dans sa gaine de flanelle. Ses orteils frôlèrent le mollet de l'homme. Ce contact sembla le tirer brusquement d'une profonde réflexion. Voilà quel genre d'homme il était, ce Mick Radley dit le Dandy.

Elle avait rencontré Mick Radley à l'académie de danse Laurent's, en bas de Windmill Street. À présent qu'elle le connaissait, il lui semblait plutôt du genre à fréquenter la salle Kellner de Leicester Square, voire les Portland Rooms. Il n'arrêtait pas de réfléchir, de calculer, de ressasser quelque chose dans sa tête. Le genre intelligent, quoi. Ça la tracassait. Et Mme Winterhalter aurait désapprouvé cette intimité, car les rapports avec les « messieurs de la politique » exigeaient du doigté et de la discrétion, qualités dont Mme Winterhalter se croyait abondamment pourvue tout en n'en reconnaissant aucune chez ses employés.

— Fini le tapin pour toi, Sybil, dit Mick.

Encore un de ses jugements, un truc où son intelligence avait tranché.

Sybil lui adressa un grand sourire, le visage à demi dissimulé par le bord tiède de la couverture. Elle savait qu'elle lui plaisait quand elle souriait comme ça. Avec son sourire de fille de mauvaise vie. Il ne peut pas penser ça sérieusement. Je vais lui retourner la plaisanterie, se dit-elle.

— Mais si j'étais pas une fille de mauvaise vie, est-ce que je serais ici avec toi maintenant?

— Plus de trottoir pour toi.

— Tu sais que je vais qu'avec des messieurs bien.

Mick renifla, amusé.

— Alors, pour toi, je suis un monsieur bien ?

— Un monsieur tout ce qu'il y a de bien. Un qui a de la classe. Tu sais que j'aime pas les lords radicaux. Je leur crache dessus, Mick.

Sybil frissonna, mais sans rancœur, car avec lui elle avait tiré le bon numéro : steak et pommes de terre, chocolat chaud, des draps propres, un hôtel de luxe. Un hôtel flamboyant neuf avec chauffage central à la vapeur, bien qu'elle eût volontiers troqué les gargouillements et les claquements incessants du radiateur spiralé peint à la feuille d'or contre le rougeoiement d'un âtre aux braises bien égalisées.

Et il était beau gosse, avouons-le, ce Mick Radley : il s'habillait très chic, il avait de la thune et n'était pas radin... et pourtant il n'avait encore rien exigé d'insolite ni de répugnant. Elle savait que ça ne durerait pas, vu que Mick était un monsieur en voyage descendu de Manchester et qu'il ne tarderait pas à repartir. Mais c'était un bon placement, et qui lui rapporterait peut-être encore plus lorsqu'il la quitterait si elle faisait en sorte qu'il ait des regrets et soit généreux.

Mick s'appuya contre les moelleux oreillers et glissa ses doigts aux ongles impeccables derrière sa tête gominée. La dentelle cascada sur le jabot de sa chemise de nuit en soie : rien n'était assez bien pour Mick. Et voilà qu'il semblait vouloir causer un brin. Comme tous les hommes, au bout d'un moment à propos de leur femme, en général.

Mais, pour Dandy Mick, c'était toujours la politique.

— Donc, tu détestes les lords, Sybil ?

— Et pourquoi pas ? J'ai mes raisons.

— C'est bien mon avis.

Le regard de froide supériorité qu'il lui lança la fit frissonner de tout son corps.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là, Mick ?

— Je sais pour quelles raisons tu détestes notre gouvernement. J'ai ton numéro.

La surprise s'insinua en elle, puis la peur. Elle se redressa sur son séant. Elle avait comme un goût de fer froid dans la bouche.

— Tu conserves ta carte dans ton sac, dit-il. J'ai donné ce numéro à un certain magistrat de ma connaissance. Il l'a fait passer dans une Machine du gouvernement pour mon compte et a imprimé le dossier qu'ils ont sur toi à Bow Street – *tac-tac-tac-tac*, histoire de se marrer un brin. Alors je sais tout sur toi, ma petite, dit-il avec un sourire appuyé. Je sais qui tu es...

Elle essaya de faire bonne figure.

— Et je suis qui, alors, monsieur Radley?

— Pas Sybil Jones, ma poulette. Tu es Sybil Gerard, la fille de Walter Gerard, l'agitateur luddite.

Il avait pillé son passé secret.

Quelque part, des mécaniques bourdonnaient, devaient le fil de l'histoire.

À présent, Mick scrutait son visage et souriait en voyant ce qu'il y déchiffrait. Et elle reconnut un regard qu'elle avait déjà vu chez Laurent's lorsqu'il l'avait pour la première fois aperçue de l'autre côté de la piste encombrée. Un regard affamé.

— Depuis combien de temps tu sais la vérité sur moi? dit-elle d'une voix tremblante.

— Depuis notre deuxième nuit ensemble. Tu sais que je voyage avec le Général. Comme tout personnage important, il a des ennemis. Étant son secrétaire et homme de confiance, je ne prends pas de risques avec des inconnus.

Mick posa sa petite main agile sur l'épaule de Sybil.

— Tu aurais pu agir pour le compte de quelqu'un d'autre, dit-il. Alors, j'ai fait mon travail.

Sybil tressaillit et eut un mouvement de recul.

— Espionner une pauvre fille sans défense ! dit-elle finalement. Tu es un beau salaud !

Mais il sembla à peine affecté par cette grossièreté. Il était froid et dur, comme un juge ou un lord.

— J'espionne peut-être, ma petite, mais j'utilise les Machines du gouvernement pour mon propre compte. Je ne suis pas un mouchard de la police, je ne crache pas sur un révolutionnaire comme Walter Gerard malgré tout le mal que les lords radicaux puissent dire de lui à présent. Ton père était un héros.

Il se carra contre l'oreiller.

— Walter Gerard, c'était mon héros. Je l'ai vu parler des Droits du Travailleur à Manchester. Il était extraordinaire : nous l'avons acclamé jusqu'à ce que la voix nous manque ! Ces braves Chats de l'Enfer...

La voix suave de Mick était devenue sèche et atone, raidie par l'accent du Lancashire.

— T'as déjà entendu parler des Chats de l'Enfer, Sybil ? Au bon vieux temps ?

— Une bande de voyous. Des petits durs de Manchester. Mick fronça les sourcils.

— Une confrérie, voilà ce qu'on était ! Une association amicale de jeunes, une guilde ! Ton père nous connaissait bien. C'était notre saint patron en politique, pour ainsi dire.

— J'aimerais mieux que vous ne parliez pas de mon père, monsieur Radley.

Mick secoua la tête, impatient.

— Quand j'ai su qu'ils l'avaient *jugé* et *pendu* – deux blocs de glace dans le cœur de Sybil –, les gars et moi on a pris des torches et des barres à mine, et on s'est déchaînés... C'était du Ned Ludd, ma petite ! Y a bien longtemps...

Il gratta délicatement le jabot de sa chemise de nuit.

— C'est pas une histoire que je raconte à beaucoup de monde. Les Machines du gouvernement ont la mémoire longue.

Elle comprenait tout, maintenant : la générosité de Mick et ses douces paroles, ses bizarres sous-entendus, allusions à des plans secrets et à un monde meilleur, ses histoires de cartes marquées et d'as cachés. Il tirait des ficelles, en faisait sa marionnette. Pour un homme comme Mick, la fille de Walter Gerard était une prise de choix.

Elle se hissa hors du lit et traversa le parquet glacial en chemise de nuit et longue culotte.

Elle fouilla prestement et en silence dans ses vêtements entassés pêle-mêle : le mantelet à franges, la veste, la grande cage affaissée de sa jupe à crinoline ; la blanche et tintante cuirasse de son corset.

— Recouche-toi, dit paresseusement Mick. Te mets pas en rogne. Fait froid, dehors.

Il secoua la tête.

— C'est pas ce que tu crois, Sybil.

Elle refusa de le regarder et s'escrima à entrer dans son corset, près de la fenêtre où le verre opacifié par le givre tamisait l'éclat délavé des becs de gaz. D'une rapide flexion de poignet bien rodée, elle referma le corset dans son dos.

— Ou si c'est ce que tu crois, murmura Mick d'un ton rêveur, ça ne l'est qu'un tout petit peu.

De l'autre côté de la rue, le public sortait de l'opéra : des aristos en manteau et chapeau haut de forme. Des chevaux de fiacre, la croupe enveloppée dans une couverture, piaffaient et frissonnaient sur le macadam noir. Des traces blanches de neige banlieusarde s'accrochaient encore à la carrosserie miroitante d'un vapomobile frappé des armes de quelque lord. Des pierreuses racolaient dans la foule. Elles étaient bien à plaindre. Pas facile en effet de dénicher un visage accueillant au milieu de ces chemises ruchées et manchettes endiamantées par une nuit aussi froide. Sybil se tourna vers Mick, perplexe, furieuse et très peu rassurée.

— Tu as parlé de moi à qui ?

— À personne, dit Mick, même pas à mon ami le Général. Et je ne vais pas te dénoncer. Personne n'a jamais dit que Mick Radley ne savait pas tenir sa langue. Alors, recouche-toi.

— Pas question, dit Sybil, droite comme un I, les pieds nus frigorifiés sur le parquet. Sybil Jones peut partager votre lit, mais la fille de Walter Gerard est une personne de qualité!

Mick la regarda en clignant les yeux, surpris. Il réfléchit en se grattant le menton — qu'il avait étroit —, et hocha la tête.

— Tant pis pour moi, alors, mademoiselle Gerard.

Il se redressa sur son séant et montra la porte d'un ample et théâtral geste de la main.

— Alors, enfile ta jupe et tes bottes de tapin à talons dorés, mademoiselle Gerard, et disparais, toi et ta *qualité*. Mais ça serait quand même très dommage si tu partais. J'ai du travail pour une fille dégourdie.

— Ça ne m'étonnerait pas, canaille, dit Sybil.

Mais elle hésita. Il avait une autre carte à jouer: elle le devinait à la rigidité de ses traits.

Il se fendit d'un grand sourire, les yeux mi-clos.

— T'as déjà été à Paris, Sybil?

— Paris?

Son haleine se condensa au milieu de la pièce.

— Oui, dit-il, Paris, ses charmes et ses plaisirs, prochaine destination du Général, lorsqu'il aura terminé sa tournée de conférences londonienne.

Dandy Mick tira sur la dentelle de ses manchettes.

— Quant à la nature exacte du travail dont j'ai parlé, je ne peux pas encore la révéler. Mais le Général est un homme d'une profonde sagacité. Et le gouvernement français éprouve certaines difficultés qui exigent le concours de spécialistes...

Il loucha d'un air triomphant.

— Mais je vois bien que je t'ennuie, hein ?

Sybil sauta d'un pied sur l'autre.

— Tu vas m'emmener à Paris, Mick ? dit-elle lentement.
Et c'est du vrai de vrai, pas de l'esbroufe ?

— C'est la stricte vérité. Si tu ne me crois pas, j'ai dans la poche de mon manteau un billet pour le ferry de Douvres.

Sybil s'approcha du fauteuil en brocart dans l'angle de la pièce et tira sur le pardessus de Mick. Prise de frissons incontrôlés, elle enfila le vêtement. Sous cette laine riche et sombre, c'était comme si on était au chaud dans de l'argent.

— Essaie la poche droite de devant, lui dit Mick. L'étui à cartes de visite.

Il s'amusait, plein d'assurance, comme s'il trouvait drôle qu'elle se méfiât de lui. Sybil enfonça ses mains glacées dans les deux poches. Profondes, doublées de peluche...

Sa main gauche se referma sur une masse de métal dur et froid. Elle ramena un méchant pistolet de poche à barillet. Crosse en ivoire, reflets complexes de chiens d'acier et de cartouches de cuivre – l'arme était lourde, même si elle lui tenait dans la main.

— Polissonne, dit Mick en fronçant les sourcils. Sois gentille, remets ça où tu l'as pris.

Sybil rangea l'engin, délicatement mais prestement, comme si c'était un crabe vivant. Elle trouva dans l'autre poche l'étui à cartes en maroquin rouge ; il contenait des cartes professionnelles, des *cartes-de-visite** avec le portrait mécanographié de Mick, un horaire des trains de Londres.

Et une fiche gravée en épais parchemin crème : un billet pour une traversée en première classe sur le *Newcomen*, au départ de Douvres.

* Les expressions en italique suivies d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

— Il va te falloir deux billets, alors, risqua-t-elle, si tu as vraiment l'intention de m'emmener.

Mick hocha la tête, prenant acte de ce rappel.

— Et un autre aussi pour le train à Cherbourg. Rien de plus simple. Je peux demander les billets par télégraphe, en bas, à la réception.

Sybil frissonna à nouveau et s'emmitoufla dans le manteau.

— Assez de soupe à la grimace, dit-il en riant. Tu penses encore comme une pierreuse. Ça suffit. Commence à penser comme une dame de la haute, sinon tu ne me seras d'aucune utilité. T'es la même à Mick Radley, maintenant... une poupée de haute volée.

— Je n'ai jamais été avec un homme qui sache que j'étais Sybil Gerard, énonça-t-elle lentement, à contrecœur.

C'était un mensonge, évidemment; il y avait eu Egremont, l'homme qui l'avait déshonorée. Charles Egremont savait très bien qui elle était. Mais Egremont ne comptait plus; il vivait dans un monde différent, à présent, avec sa respectable épouse à la triste figure, ses respectables enfants et son respectable siège de député.

Et Sybil n'avait pas joué les pierreuses avec Egremont. Pas exactement, toutefois. Question de degré...

Elle voyait que Mick appréciait le mensonge qu'elle venait de lui servir. Ça le flattait.

Mick ouvrit un étui en laque miroitante, en retira un cigare à bouts coupés qu'il embrasa dans la flamme huileuse d'une allumette à répétition, remplissant la chambre de l'odeur sucrée du tabac à la cerise.

— Alors maintenant tu es un tantinet timide avec moi, n'est-ce pas? dit-il enfin. Bon, j'aime mieux ça. Ce que je sais me donne plus de pouvoir sur toi que la thune, pas vrai?

Il plissa les yeux.

— C'est ce qu'un zigue *sait* qui compte, hein, Sybil ? Plus que les terres ou l'argent, plus que la naissance. De l'*information*. Très classe.

Dans un moment de colère pure, violente et essentielle, Sybil lui en voulut d'être aussi décontracté, aussi sûr de lui. Mais elle étouffa ses sentiments. La haine vacilla, perdit de sa pureté, devint de la honte. Elle le haïssait, certes, mais uniquement parce qu'il savait tout sur elle. Il savait qu'elle était tombée bien bas, la Sybil Gerard qui fut jadis une fille instruite, avec des airs et des grâces, aussi avenante que toute fille d'aristocrate.

Elle savait quel genre de gamin avait été Mick Radley. Ses semblables, elle les avait connus, encore adolescente, du temps de la gloire paternelle. De jeunes dépenaillés travaillant dans les fabriques, treize à la douzaine, qui se pressaient autour de son père après ses discours aux flambeaux et faisaient tout ce qu'il leur demandait. Arracher des rails de chemin de fer, délabrer à coups de pied les conduites de vapeur des métiers à filer, entasser devant lui des casques de policiers. Son père et elle avaient fui de ville en ville, souvent la nuit, vivant dans des caves, des greniers, des Chambres à Louer anonymes, se cachant de la police radicale et des poignards des autres conspirateurs. Et, parfois, lorsque la violence de ses propres discours l'avait rempli d'une joie brûlante, son père la prenait dans ses bras et lui promettait sobrement de lui donner le monde. Elle vivrait comme les aristocrates dans une Angleterre verte et paisible, lorsque Sa Majesté Charbon aurait été détrônée. Lorsque Byron et ses Radicaux industriels auraient été entièrement anéantis...

Mais une corde de chanvre avait réduit son père au silence. Les Radicaux n'avaient cessé d'étendre leur emprise, allant de triomphe en triomphe, bouleversant le monde comme on bat les cartes. Et maintenant Mick Radley était sur le dessus du paquet, et Sybil Gerard avait dégringolé.

Elle se tenait là, muette et immobile, enveloppée dans le manteau de Mick. La promesse l'avait tentée et, lorsqu'elle s'était laissé persuader, elle avait senti comme un frisson galvanique. Elle se força à envisager de quitter Londres et la vie qu'elle y menait. Une méchante existence, certes, ignoble et sordide – elle en était consciente –, mais pas totalement désespérée. Il y avait sa chambre dans un meublé de Whitechapel et ce cher Toby, son chat. Il y avait Mme Winterhalter, qui organisait des rencontres entre des filles légères et des messieurs de la politique. Mme Winterhalter était une maquerelle, mais courtoise et honnête avec ses filles – un oiseau rare, donc. Et elle allait perdre deux de ses habitués, M. Chadwick et M. Kingsley, qui voyaient Sybil deux fois par mois. Une comptée régulière, ma foi, qui la dispensait d'aller faire le trottoir. Mais Chadwick avait une femme jalouse à Fulham et, dans un moment d'inconscience, Sybil avait dérobé les plus beaux boutons de manchette de Kingsley. Elle savait qu'il la soupçonnait.

Et aucun des deux hommes n'arrivait à la cheville de Dandy Mick quand il s'agissait d'être généreux avec elle.

Elle se força à lui sourire aussi tendrement qu'elle put.

— T'es un drôle de numéro, Mick Radley. Je sais que tu m'as dans la poche. Peut-être que j'étais fâchée avec toi, au début, mais je suis pas gourde au point de pas reconnaître un monsieur distingué quand j'en vois un.

Mick souffla de la fumée.

— Tu es futée, toi, dit-il, admiratif. Tu baratines comme un ange. Mais tu ne me trompes pas, alors pas la peine de te faire des illusions. Cela dit, t'es exactement la fille qu'il me faut. Recouche-toi.

Elle obéit.

— Seigneur! dit-il, tes mignons petits pieds sont deux blocs de glace. Pourquoi tu ne portes pas de pantoufles, hein?

Il tira sur le corset avec détermination.

— Des pantoufles, et des bas de soie noirs, dit-il. Une poupée fait très classe au lit avec des bas de soie noirs.

À l'autre bout du comptoir en verre, l'un des vendeurs de chez Aaron's fusilla Sybil du regard, se dressant de toute sa morgue et de toute sa hauteur avec sa veste noire impeccable et ses bottes cirées. Il savait qu'il y avait quelque chose dans l'air. Il le flairait. Sybil attendit que Mick payât, les mains croisées sur le devant de sa jupe, affectant un air réservé tout en coulant un regard en coin par-dessous le rebord de son bonnet. Sous sa jupe, passé dans le cadre de sa crinoline, se trouvait le châle qu'elle avait fauché pendant que Radley essayait des chapeaux hauts de forme.

Sybil avait appris à faucher ; elle l'avait appris toute seule. Il fallait du cran, voilà tout le secret. Il fallait du culot. Ne regarder ni à gauche ni à droite, rafler la marchandise, soulever la jupe, escamoter l'objet. Puis se tenir bien droite, l'air d'une jeune aristo qui chante un psaume.

Le chef de rayon ne s'intéressait plus à elle : il surveillait un gros homme qui tripotait des bretelles en soie moirée. Sybil vérifia prestement que sa jupe tombait droit, sans renflement.

Un jeune employé boutonneux, aux pouces tachés d'encre, reporta le numéro de Mick sur une machine à crédit de comptoir. Zip ! Clic ! Une traction sur le levier au manche d'ébène, et voilà. Il donna à Mick son reçu imprimé et ficela ses achats dans un papier vert craquant.

Aaron & Fils n'en étaient pas à un châle de cachemire près. Leurs Machines comptables, peut-être, au moment de l'inventaire, mais la perte ne serait pas bien grande. Leur palais des emplettes était trop vaste et trop riche. Colonnes grecques, lustres en cristal irlandais, un million de miroirs... des enfilades de salles dorées, remplies de

bottes à l'écuyère, de savonnettes françaises, de cannes, de parapluies, de couverts, d'armoires vitrées et fermées à clef bourrées d'argenterie, de broches en ivoire et d'adorables boîtes à musique dorées... Et ce n'était qu'une succursale parmi la douzaine qui constituait leur empire. Or Sybil savait qu'Aaron's, malgré toute cette profusion, n'était pas un lieu authentiquement chic, fréquentable par la haute société.

Mais est-ce qu'on ne pouvait pas avoir tout ce qu'on voulait en Angleterre, si on était intelligent? Un jour ou l'autre, M. Aaron, vieux marchand juif à favoris descendu de Whitechapel, aurait le titre de lord, avec un vapomobile qui l'attendrait au coin de la rue, frappé de ses propres armoiries. Peu importerait au Parlement radical que M. Aaron ne fût pas chrétien. On avait bien fait de Charles Darwin un lord, lui qui avait dit qu'Adam et Ève étaient des singes.

Le garçon d'ascenseur, comme travesti sous sa livrée à la française, fit coulisser pour elle le portillon de cuivre cliquetant. Mick entra derrière elle, son paquet sous le bras, et la descente commença.

Ils émergèrent de chez Aaron's et se retrouvèrent dans la bousculade de Whitechapel. Tandis que Mick consultait un plan de la ville qu'il avait tiré de son manteau, Sybil, levant les yeux, contempla les lettres changeantes qui défilaient le long de la façade de chez Aaron's: une frise mécanique, sorte de kinotrope au ralenti pour les publicités des magasins Aaron's, entièrement faite de petits morceaux de bois peint pivotant chacun à leur tour derrière des panneaux de verre biseauté sertis au plomb. TRANSFORMEZ VOTRE PIANO MANUEL, suggérait cette bousculade alphabétique, EN UN PIANOLA KASTNER.

L'horizon à l'ouest de Whitechapel était hérissé de grues de chantier, mornes squelettes d'acier peints au minium

contre les méfaits de l'humidité. D'autres édifices étaient incrustés d'échafaudages; ce qui n'était pas en voie de démolition pour, semblait-il, faire place à du neuf était reconstruit à son image. On entendait au loin le halètement des engins de terrassement et, sous le trottoir, la vibration de vastes machines forant quelque nouvelle ligne de sous-terrestre.

Mais Mick tourna à gauche, sans un mot, et s'éloigna, le chapeau incliné sur le côté; les jambes de son pantalon à carreaux dépassaient sous l'ourlet de son pardessus. Sybil dut se hâter pour rester à sa hauteur. Un gamin en haillons porteur d'un écusson en fer-blanc numéroté balayait la neige sale sur le passage pour piétons; Mick lui jeta un penny sans ralentir son allure et s'engouffra dans la ruelle dénommée Butcher Row.

Elle le rattrapa et le prit par le bras. Ils passèrent devant des carcasses rouge et blanc accrochées à leurs crocs en fer noirs – bœuf, mouton et veau – et des hommes trapus aux tabliers ensanglantés, qui s'époumonaient à vanter leur marchandise. Les Londoniennes venaient ici par douzaines, panier d'osier au bras. Domestiques, cuisinières, respectables épouses avec une tablée d'hommes à la maison. Un boucher au regard torve, au faciès rougeaud, se planta devant Sybil, brandissant dans chaque main un quartier de viande bleue.

— Achetez-moi ces beaux rognons, ma p'tite dame! Un bon pâté pour m'sieur vot'mari!

Sybil baissa la tête et le contourna.

Des voitures de marchands des quatre-saisons se pressaient contre le trottoir où s'égosillaient les vendeurs, debout, leurs vestes en velours décorées de boutons en cuivre ou en nacre. Chacun arborait son insigne numéroté bien qu'une bonne moitié des plaques fussent contrefaites, prétendait Mick, aussi truquées que les poids et mesures

des négociants. Couvertures et paniers s'étaient sur des emplacements carrés délimités à la craie sur le pavé, et Mick lui racontait comment les marchands devaient s'y prendre pour requinquer les fruits ratatinés ou épissier les anguilles mortes avec les vives. Elle sourit en voyant le plaisir que semblait lui donner la connaissance de ce genre de choses tandis que les camelots glapissaient, vantant leurs balais, leurs savons et leurs bougies, et qu'un joueur d'orgue de Barbarie à la mine patibulaire, actionnant des deux mains la manivelle de sa machine symphonique, emplissait la rue du tintamarre alerte et sautillant du bronze, de l'acier et de la corde à piano.

Mick s'arrêta près d'un étal en bois posé sur des tréteaux, tenu par une veuve au regard torve, en robe de bombasin, serrant entre ses lèvres minces le moignon d'une pipe en terre. De nombreuses fioles étaient disposées devant elle, contenant une substance à l'aspect visqueux que Sybil estima être quelque préparation d'herboristerie, car chaque flacon s'ornait d'une étiquette bleue à l'effigie imprécise d'un Indien peau-rouge.

— Et qu'y a-t-il là-dedans, petite mère ? s'enquit Mick, tapotant de son index ganté l'un des bouchons cachetés à la cire rouge.

— De l'huile de pierre, m'sieur, dit-elle en retirant la pipe de sa bouche, un genre de goudron des Barbades, comme y disent.

Son accent nasillard écorchait les oreilles, mais Sybil la prit en pitié. À quelle impossible distance cette créature se trouvait-elle de la contrée exotique qui avait jadis été sa patrie ?

— Ça ne viendrait pas du Texas, par hasard ? contesta Mick.

— « Baume naturel, qui du sein de la Terre monta, récita la veuve, santé et fleur de l'âge à l'homme conservera. » Recueilli par les sauvages Seneca dans les eaux de

la grande Rivière huileuse de Pennsylvanie, m'sieur. Trois pennies le flacon, garanti pour tout guérir.

La femme regardait Mick sous le nez avec une expression bizarre, ses yeux pâles profondément plissés dans un réseau de rides, comme si elle le reconnaissait. Sybil frissonna.

— Alors, bonne journée à vous, petite mère, conclut Mick avec un sourire qui rappela à Sybil un inspecteur des mœurs qu'elle avait connu, un petit bonhomme blond qui faisait Leicester Square et Soho et que les filles avaient surnommé le Blaireau.

— C'est quoi, ce qu'elle vend? demanda-t-elle en prenant Mick par le bras lorsqu'il se tourna pour repartir.

— De l'huile de pierre, dit Mick.

Sybil surprit le regard féroce qu'il lança vers la silhouette noire de la bossue.

— Le Général me dit que ça bouillonne à même le sol, au Texas...

— C'est une vraie panacée, alors? dit Sybil, curieuse.

— T'occupe, dit-il. Fini le bavardage.

Il regardait vers le bout de la ruelle, les yeux brillants.

— J'en vois un, dit-il. Tu sais ce que tu as à faire.

Sybil hocha la tête et entreprit de se frayer un chemin dans la foule des chalands pour rejoindre l'homme que Mick avait repéré. C'était un colporteur de partitions, maigre, les joues creuses, les cheveux longs et gras sous un chapeau pointu, serré dans un tissu à pois criard. Ses bras étaient pliés, ses mains nouées comme pour la prière et les manches de sa veste chiffonnée étaient chargées de longues feuilles bruissantes de papier à musique.

— *Le Chemin de fer céleste*, messieurs-dames, entonna le vieux bonimenteur. « Les rails sont faits de vérité suprême, et reposent sur le Roc des Siècles; l'amour fixe les rails dans ses chaînes, solides comme la voûte du Ciel. » Jolie mélodie, et tout ça pour deux pence seulement, mademoiselle.